

La présence française dans le Midwest américain

Yves Frenette

Volume 17, numéro 1, 2011

L'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66164ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Frenette, Y. (2011). La présence française dans le Midwest américain. *Histoire Québec*, 17(1), 33–34.

La présence française dans le Midwest américain

par Yves Frenette,

professeur titulaire d'histoire et directeur de l'Institut d'études canadienne, Université d'Ottawa

Charlevoix, au Michigan; Terre Haute, en Ohio; Notre Dame, en Indiana; La Salle, en Illinois; Prairie du Chien, au Wisconsin; Fort Sainte-Croix, au Minnesota. Ce ne sont là que quelques noms de lieux témoignant de la présence française sur le territoire des six États du Midwest américain. Aujourd'hui, on n'entend plus la langue de Molière dans la région, sauf au sein de cercles universitaires et culturels restreints, et de nombreux résidents qui ont un patronyme à consonance française ne sont que vaguement conscients de leur origine.

Dès le milieu du xvii^e siècle, la traite des fourrures, qui exigeait que l'on intègre dans un réseau commercial les nations amérindiennes, amena les Français au centre du continent. Le réseau hydrographique donnant seul accès aux réservoirs de fourrures, la France devait en assurer le contrôle. Les impératifs du commerce rejoignaient les visées géostratégiques ainsi que la volonté de l'Église catholique de convertir les païens. Les postes français se multiplièrent; parfois, comme à Détroit et au pays des Illinois, ils étaient entourés de petites colonies agricoles. Les explorateurs et les coureurs de bois, ces aventuriers indépendants que Philippe Jacquin a appelé les « Indiens blancs », sillonnaient les cours d'eau et entraient en contact avec les autochtones. À la fin du siècle, ils

firent place aux voyageurs, engagés au service de négociants de Montréal et de Québec.

Si la Conquête anglaise de 1760-1763 chasse la France de l'Amérique du Nord, elle n'en chasse pas les descendants des premiers Français, ceux qui se nomment désormais « Canadiens ». Toutefois, plutôt que de travailler pour des entrepreneurs français ou canadiens, ils se retrouvent de plus en plus au service de marchands britanniques, puis américains. Pendant un demi-siècle et plus, le commerce des pelleteries façonne les communautés canadiennes au sud et à l'ouest des Grands Lacs, avant de décliner comme activité économique importante. Certains voyageurs deviennent alors guides-interprètes-charretiers, mais la majorité se transforme en bûcherons ou en cultivateurs. Ils se sédentarisent et s'installent autour de leur « bourgeois », le marchand-traiteur, et ils reproduisent, en les adaptant, les traditions culturelles de la vallée du Saint-Laurent : longues bandes de terre donnant sur un cours d'eau, maisons de style normand, folklore riche qui plonge ses racines dans la France médiévale, pour ne citer que trois exemples. En même temps, l'étroit contact avec les Amérindiens continue de favoriser les unions mixtes, les fameux « mariages à la mode du pays »; bien des Canadiens du Midwest sont en fait métis.

À partir de 1840, la croissance de l'économie américaine constitue un pôle d'attraction majeur pour les Canadiens, tant de langue française que de langue anglaise. Dans ce contexte, des dizaines de milliers de Canadiens français sont séduits par les grandes étendues de terre du Midwest, ces espaces où tout semble encore possible. D'autres sont attirés par les régions forestières et minières, comme la vallée de la Saginaw, au Michigan. Des communautés d'agriculteurs, de forestiers et de mineurs voient ainsi le jour; pendant une génération, parfois deux, elles vibrent au son de la langue française, tout comme c'est le cas dans certains quartiers de Détroit, Chicago et Minneapolis. Toutefois, le réseau institutionnel canadien-français est ténu et l'anglais gagne de plus en plus sur le français. Après la Première Guerre mondiale, la socio-économie canadienne se transforme et les migrants potentiels demeurent au Québec. Lorsque la frontière américaine se ferme en 1929, le sort des communautés canadiennes-françaises du Midwest est scellé.

La présence française dans le Midwest est donc assurée, après la Conquête, par l'immigration en provenance du Québec. Cependant, de tout temps, des « Français de France » se sont installés dans le centre des États-Unis. Certains le font à titre individuel, mais la majorité s'inscrit dans

une mouvance plus vaste. C'est le cas des réfugiés de la Révolution, désireux de refaire leur vie au Nouveau Monde. Sensibles à l'appel d'une entreprise foncière, la compagnie de Scioto, ils partent en 1790 vers la Virginie, puis font le pénible voyage en chariot jusqu'à Pittsburgh, avant de s'embarquer sur des barques plates vers le territoire de l'Ohio, leur destination finale. Les 500 émigrés qui se rendent jusqu'au bout fondent Gallipolis, la cité des Gaules, le 17 octobre 1790. Ces aristocrates et petits artisans en arrachent, nullement préparés à la vie rude des pionniers, et beaucoup repartent. Aidés des autochtones, les quelques familles qui persistent réussissent à subsister,

voire à prospérer. Mais, dès le début du XIX^e siècle, elles sont submergées par la marée de la population américaine.

Il faut attendre 1850 pour voir un autre groupe de Français dans le Midwest. Il s'agit d'utopistes à la recherche d'Icarie, la société communiste achevée. Ces hommes et ces femmes ont d'abord émigré au Texas, deux ans plus tôt. Y rencontrant d'énormes difficultés de tout ordre, une partie d'entre eux s'installe à Nauvoo, lieu isolé sur les rives du fleuve Mississippi, en Illinois, et abandonné par les Mormons. Ils y mènent une vie quasi militaire dans des conditions éprouvantes et ils se divisent en factions. Plusieurs repartiront vers le

Missouri et l'Iowa dans leur quête d'Icarie.

Pour qui veut retrouver des traces documentées de la présence française dans le Midwest, le travail est facilité par le fait que les grandes sociétés historiques de la région comptent parmi les plus dynamiques des États-Unis; leurs archives constituent de véritables trésors, tout comme les collections spéciales des bibliothèques municipales, notamment dans les grandes villes. Dans les deux cas, on peut consulter nombre de documents sur Internet. Et, naturellement, il y a les recensements du gouvernement fédéral américain, eux aussi accessibles à distance.



« Vue panoramique de la colline, sur l'eau à Nauvoo », gravure de Nauvoo, Illinois, vers 1855.
(Source : <http://en.wikipedia.org/wiki/File:Nauvoo3b24766u.jpg> [page consultée le 18 mars 2011])